

# Art & Métiers du Livre

N° 286  
sept-oct 2011  
8,50 €

**Pascale HÉMERY**  
un graveur dans la ville

**Henri BERALDI**  
ou la haute  
bibliophilie

**La Librairie  
WALDEN**

**Frédéric OUDRIX**  
créations sur papier

**Hélène LIMOUSIN**  
jeune espoir de  
la reliure française

**LE CARNET  
DU BIBLIOPHILE**

- catalogues libraires
- fiche technique
- enquête du livre
- au fil des ventes
- au fil des pages

L 14158 - 286 - F: 8,50 € - RD







**De haut en bas :**  
Pascale Hémary.  
© Musée de Gravelines.

*New York*, linogravure  
imprimée en noir,  
27,3 x 12,3 cm, 1995.

C'est au cours de son apprentissage du dessin à l'École supérieure d'art graphique (ESAG Penninghen), où elle reçoit une solide formation académique, que Pascale Hémary découvre la force et l'efficacité de la linogravure. Des travaux réalisés par les élèves d'une année supérieure favorisent la formation d'un petit groupe d'étudiants au sein duquel elle s'initie à la réalisation d'images graphiques éditées ensuite sous forme de fanzines. Le rendu brut, les larges aplats de noir ou de couleurs, la force des images ainsi créées la séduisent aussitôt. Son intérêt pour l'esthétique des affiches polonaises – le graphiste Roman Cieslewicz est alors enseignant à l'école – n'est sans doute pas étranger à sa prédilection pour ce médium. « La linogravure m'a permis de me tourner vers une technique simple en apparence, pour exprimer des visions fortes et immédiates, voire complexes » explique-t-elle, motivée, de surcroît, par le fait de pouvoir travailler partout : « Je commençais sur un coin de table et j'utilisais une cuillère pour toute presse. J'imprimais avec des couleurs assez rudimentaires sur des papiers recyclés. Je pouvais ainsi emporter mon matériel en voyage, me déplacer avec une cuillère dans la poche. J'aime ce sens du travail ». Plus tard, elle pratiquera le bois gravé dont le lino est, en quelque sorte, l'avatar moderne, mais aussi la

taille-douce et la lithographie. Chaque support est pour elle une surface sensible susceptible de révéler les différentes facettes d'une même expression artistique. À l'École Supérieure des Beaux-Arts de Paris, où elle est élève de 1989 à 1994, Pascale Hémary découvre un autre intérêt fondateur de son œuvre, celui pour son environnement immédiat. Le réel devient matière à rêver et à créer : « C'est, peut-être, de la contradiction entre la banalité du quotidien et la façon de le regarder sous un autre jour que naît l'invention de formes nouvelles » souligne-t-elle. Les constructions, les rues et les chantiers, *Ce qui m'entoure* – tel que l'évoque le titre de ce bois gravé en 1999 – sont pour l'artiste un moyen d'attirer à nouveau l'attention sur les lieux de nos passages quotidiens. Elle suit son professeur au sommet de la Tour Montparnasse. « De là, on dominait Paris et j'ai trouvé magnifique de voir cette ville vue de haut, avec







**De haut en bas :**

*La gare de Gentilly,*  
linogravure imprimée en  
noir, 40,5 x 49,8 cm, 1999.

Croquis d'une rue de  
Dublin, dessin à la mine de  
plomb, 21 x 26 cm, 2007.

ses rues qui dessinent des lignes que l'on suit avec plaisir ». Le changement de point de vue provoque la distance prise avec le réel et permet d'entrer progressivement dans le jeu des rapports et des contrastes entre les noirs et les blancs sur la plaque à graver. Cette période coïncide également avec la découverte des expressionnistes allemands – Emil Nolde, Karl Schmidt-Rottluff, Ernst Ludwig Kirchner, Otto Dix... – lors de l'exposition de 1992 au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, *Dresde, Munich, Berlin. Figures du moderne (1905-1914). L'Expressionnisme en Allemagne* : « J'ai été surprise par ce sentiment d'une autre beauté à inventer qui s'adresse directement à notre esprit sensible. La simplification des formes ciselées dans le

matériau brut nous fait oublier le modèle du départ pour nous transporter vers un monde neuf, lavé, propice à la joie et au bonheur ».

## Poésie urbaine

Dès le début, son thème de prédilection a été la ville. Son travail artistique consiste à repérer et retranscrire avec ses propres moyens d'expression les paysages urbains qui témoignent de nos manières de vivre et d'être aujourd'hui : « Chaque cité est dotée d'une atmosphère particulière, le plaisir de passer d'un lieu à un autre aiguise mes sensations, donne libre cours à mon imagination ». À la terrasse d'un café ou au balcon d'un immeuble, les pieds sur le trottoir, la tête dans les nuages, l'artiste repère, arpente nos lieux habités – places, gares, ports, usines... – vibrants du mouvement perpétuel des foules ou, au contraire, étrangement désertés et silencieux. On retrouve Paris bien sûr, et sa banlieue, son premier terrain d'expérimentation. De la *Place Saint Sulpice* (linogravure, 1996) au *Pont d'Alfortville* (linogravure, 1996), de *L'angle de la rue de Rennes* (linogravure, 1995-96) à *La gare de Gentilly* (linogravure, 1999), nous déambulons à travers des rues aux façades blanches, laissant d'autres pans de murs dans l'ombre où l'on devine des silhouettes inachevées. Tout comme Charles Baudelaire, auteur du *Spleen de Paris* ou *Petits Poèmes en prose* (1869), flânait dans les





quartiers de la capitale, où le fugace sans cesse croise l'histoire. Pascale Hémary, qui n'est pas insensible à la poésie urbaine du « peintre de la modernité », a d'ailleurs titré quelques eaux-fortes sur cuivre *Spleen I, II et III* (1992-1993). Mais loin des errances du poète, ses gravures sont de vivants instantanés d'un monde en constante transformation. La symbolique de l'échafaudage – voile qui cache puis révèle le changement opéré – est récurrente dans son œuvre. C'est au cours de ses voyages à Berlin, Madrid (elle y vit trois mois, boursière de la Casa de Velázquez), Dublin, Lisbonne, Amsterdam, New York ou encore Delhi que son travail a pris corps. Les heureux hasards de ces désordres urbains se cueillent aussi bien dans *Une rue de Bruxelles* (linogravure, 1992), *Puerta del Sol* (linogravure, 1999) ou dans un *Café berlinois* (linogravure, 1998), « dans les plis sinueux des vieilles capitales » dit le poète. Elle tente d'établir des liens entre les villes : on retrouve ces mêmes formes de maisons blanches rectangulaires, empilées, en Inde ou sur les toits des immeubles new-yorkais. L'artiste nourrit son travail en commençant des carnets de croquis, qui restent parfois inachevés, ou en prenant des photographies. Ses notes sont une matière première pour l'œuvre à venir. Elle ravive ses sensations en visitant les musées, en parcourant les monographies des grands photographes, en revoyant les films de Satyajit Ray, d'Elia Kazan... ou les dernières productions de jeunes cinéastes talentueux. Ses

gravures ne sont d'ailleurs pas sans rappeler le sens du cadrage de certains films en noir et blanc des années 30. Il s'agit encore ici, pour elle, de trouver la bonne distance à entretenir avec les œuvres existantes pour écrire les formes d'un langage nouveau. Ses images semblent nous raconter une histoire à l'instar de Franz Masereel, ce maître de la gravure sur bois (1889-1972) qui met son style, caractérisé par de forts contrastes entre noir et blanc et un graphisme puissant, au service d'un réalisme à la fois féérique et social (*Images de la grande ville*, 1926, *Le visage de Hambourg*, 1964...).

## Le passage à la couleur

Le retour à l'atelier suit l'immersion dans la ville. L'artiste décline alors sur différents supports – dessins, fusains... – la matière observée. C'est à partir de ces esquisses qu'elle bâtit ses gravures. Parfois, le travail achevé, elle revient au tracé premier et le reprend, comme si l'acte de graver lui avait permis de mûrir sa représentation initiale. Il y a quelques années, délaissant le noir et blanc, elle embrasse la couleur alors que, sur des docks en réhabilitation à Dublin, elle tente de saisir, tels les impressionnistes, les changements climatiques qui animent la scène. Elle crée alors un motif en noir et blanc, d'après son dessin, qu'elle imprime sur des papiers teintés, certains rehaussés ensuite à la tempéra. Chaque épreuve numérotée et tirée à 10 exemplaires est alors unique. Ce passage à la

### Page de gauche :

*Ce qui m'entoure*, bois gravé imprimé en noir, 55 x 38 cm, 1999.

### Ci-dessous :

*Grand canal Dock 1*, linogravure imprimée en trois couleurs, ocre jaune, gris bleu et noir, 60 x 80 cm, 2007.

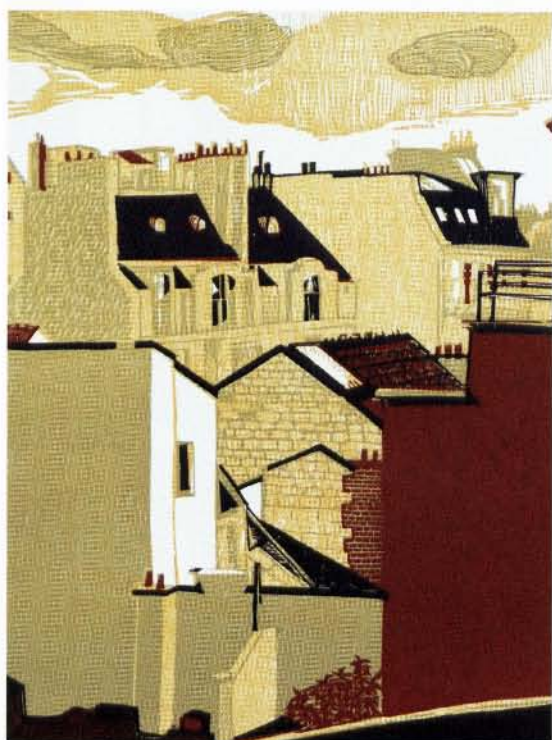






**De haut en bas :**  
*Couverture de façade*, bois gravé en trois couleurs, jaune clair, gris, brun foncé, 140 x 120 cm, 2008

*Borderline*, bois et linogravure en quatre couleurs, ocre jaune, gris, ocre rouge et bleu foncé, 55 x 40 cm, 2008.



couleur s'accompagne d'un changement de format, initié par la commande en 2008 d'une gravure monumentale imprimée sur la grande presse Voirin remise en état à l'URDLA, Centre international estampe et livre : *Couverture de façade*, un bois perdu en trois couleurs de 160 x 120 cm. La technique du bois perdu, telle que l'appliquait Picasso au linoléum, consiste à travailler successivement le support en fonction des passages de couleurs souhaités – ici le jaune, le gris et le brun – chaque intervention faisant disparaître à jamais la précédente. Elle demande une maîtrise de l'harmonisation des couleurs par anticipation très aboutie. Pascale Hémary joue également sur les différentes densités de gris créées par l'incision plus ou moins forte des gouges et autres outils électriques sur le bois. Une fois le tirage effectué, le bois est détruit. Dans son atelier qui surplombe du haut de son 7<sup>e</sup> étage les toits de la ville, elle rêve d'immenses panoramas composés à l'aide de différentes planches gravées telle cette xylogravure imprimée à partir de 12 bois, *La défaite de l'armée du pharaon dans la mer Rouge* d'après Titien, d'une longueur totale de plus de deux mètres (XVI<sup>e</sup> siècle). Pascale Hémary aime à mettre en péril sa pratique de la gravure en la confrontant à des projets de grande envergure. Ces changements d'échelle brouillent en effet les repères habituels qui guident la main et l'esprit. Elle y voit là l'occasion de renouveler son art et de stimuler sa création.

### Impressions mécaniques et manuelles

Pendant ses études aux Beaux-Arts, Pascale Hémary est assistante à l'atelier de lithographie Frank Bordas puis occasionnellement chez Michaël Woolworth. « Le rapport entre l'artiste et l'imprimeur m'étonnait et m'intéressait. C'était un face à face entre quelqu'un de riche en connaissances et une autre personne en quête de création ». Elle comprend là combien le savoir-faire de l'imprimeur apporte au travail de l'artiste. Les échanges et les confrontations – il n'est pas forcément évident d'accepter qu'un tiers s'immisce dans sa propre création – aboutissent à une estampe réalisée véritablement à quatre mains. Si elle continue aujourd'hui à fréquenter les ateliers d'imprimeurs (Jacques de Champfleury, René Tazé...) – terrains féconds de l'expérimentation qui incitent l'artiste à quitter la solitude de son repaire familier pour se confronter à la technique, aux machines, aux autres – afin d'éditer une partie de son œuvre, elle a cependant développé une pratique toute personnelle et manuelle de l'impression. Ainsi pour les grands formats dont nous venons de parler qu'elle couche à même le sol et recouvre de papiers thaïlandais qu'elle presse à l'aide d'un baren japonais, ce tampon formé d'un disque plat et d'une spirale de cordelettes recouvertes de feuilles de bambou qui se rejoignent pour former





**De haut en bas :**  
L'Échappée belle et Travelling, linogravures imprimées en deux et trois couleurs pour le livre *Paris demeure*, 2008.

Embarquement, linogravure imprimée en noir, 24,7 x 17,7 cm, 2004. Illustration reproduite dans *Une lumière dans le noir*, Guide du polar 2004, Éditions Gallimard.

une lanière. Elle dose les passages d'encre et les pressions selon les valeurs souhaitées et peut soulever autant de fois qu'il est nécessaire la feuille afin de vérifier la progression du transfert. Peut-être a-t-elle conservé un attachement à ce savoir-faire ancestral depuis un voyage d'étude en Chine en 1992, à la rencontre des graveurs d'images populaires à Suzhou : « Ils posent la couleur à l'aide d'une large brosse et impriment à la main en frottant avec un outil de bois poli. Dans le Yunnan, il était encore possible de collecter des images porte-bonheur, apparemment rudimentaires, imprimées sur du papier fait main beige. Comme si la simplicité naturelle de ces images peut être dotée d'un pouvoir, d'une force et d'une beauté primitive qui continuent de nous toucher ». Parfois, l'artiste joint à l'action de la main celle du pied. Tout le corps, devenu outil, entre dans le processus d'impression. Les gravures ainsi tirées sont stockées en rouleaux, aisément transportables, une façon de faire en phase avec notre époque qui nécessite toujours plus de mobilité : « Je peux ainsi voyager et présenter mon travail à l'étranger ». Les différents choix de l'artiste se caractérisent toujours par un enthousiasme et une fantaisie teintés d'un certain pragmatisme assumé.

## Illustration et bibliophilie

Pascale Hémerly aime lire. Elle illustre très tôt de petits livres qu'elle relie de façon artisanale. « Ce qui me plaît, c'est le texte, l'écriture, la typographie. Le rapport à l'image me fascine ». Au moment où elle doit gagner sa vie, elle présente

ces travaux à un directeur artistique du mensuel *Lire* qui lui propose alors d'illustrer un texte de Joseph Conrad. Ensuite sont venues d'autres commandes, des illustrations pour la presse (*Magazine Littéraire*, *Le Monde*, *Libération*) ou pour des éditeurs (Flammarion, Le Seuil, Gallimard). En 2009, elle travaille pour les Éditions du Chemin de fer sur un texte de Klaus Mann qui, aux côtés de son oncle Heinrich et de son père Thomas, est un écrivain allemand majeur du xx<sup>e</sup> siècle. La nouvelle *Génération perdue* est publiée pour la première fois en 1929. À travers la rencontre de Gert, garçon oisive flirtant avec les décadences et les avant-gardes de son époque, et Jack, jeune bourgeois ayant embrassé la cause communiste, Klaus Mann fait le portrait d'une génération sacrifiée pour laquelle l'insouciance des années folles se heurte aux prises de conscience politiques. Ce voyage dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, décrit avec tant de justesse par le courant expressionniste d'outre-Rhin, ne pouvait qu'inspirer Pascale Hémerly. Elle trouve là l'occasion d'une liberté nouvelle. Elle rehausse, découpe ses plaques, imprime à la poupée sur des papiers préparés ou déjà teintés dans la masse. Ses gravures sur bois et lino sont ici reproduites en offset. Il ne restait plus qu'un pas à franchir pour investir le champ de la bibliophilie contemporaine. C'est chose faite avec *Paris demeure*, bel ouvrage mis en pages et imprimé en 2008 par l'atelier Vincent Auger à 160 exemplaires pour le compte des Pharmaciens Bibliophiles. Les 22 poèmes inédits de Michaël





**De haut en bas :**

*Baile Átha Cliath II*, linogravure en trois couleurs, gris bleu, ocre rouge et noir, 48 x 30 cm, 2010.

*Washington Heights, New-York*, bois gravé en quatre couleurs, ocre jaune, gris, ocre rouge et bleu foncé, 120 x 80 cm, 2010.

**Page de droite :**

*Vue du Faliron, New-York*, bois gravé en quatre couleurs, 120 x 80 cm, 2010.

Edwards nous invitent à une flânerie le long de la Seine. De larges aplats en couleurs illuminent les gravures de Pascale Hémary qui excelle, encore une fois, à traduire les atmosphères – ici sans doute plus romantiques – de Paris. Actuellement, elle peint des poissons à la tempéra sur les pages d'un texte d'André Pieyre de Mandiargue, *Les Rougets*, pour les Éditions Fata Morgana.

### S'investir auprès du public

L'envie d'enseigner est liée pour Pascale Hémary à son histoire personnelle : « Mes parents, tous les deux professeurs, parlaient souvent d'enseignement à la maison ». Elle commence par développer un atelier de linogravure mobile ouvert à tous puis se forme aux ateliers du carrousel du Louvre. Elle n'a

de cesse de s'émerveiller devant le bouillonnement créatif des jeunes élèves. En 1999, elle dispense son savoir-faire au sein d'une structure associative à Gentilly : « J'ai proposé à des artistes, des illustrateurs, des amateurs de venir s'initier et se perfectionner à la gravure. L'atelier est devenu un lieu de rencontre autour d'une pratique commune. C'était l'occasion de découvrir la production de chacun, de regarder l'autre faire et d'assister ensemble à la mécanique de création d'images sensibles. J'ai parfois eu à répondre à des interrogations, c'était une sorte d'épreuve. Lorsque l'on est graveur, on ne se pose pas de questions. Il faut alors être techniquement au point et c'est enrichissant ». Si le temps lui fait aujourd'hui défaut, elle continue cependant régulièrement à rencontrer le public, comme, par exemple, lors de l'exposition rétrospective que lui consacrait le Musée du dessin et de l'estampe originale de Gravelines, fin 2007-début 2008, pendant laquelle elle encadre des ateliers pour adultes et pour enfants. « Pascale Hémary est sans doute l'artiste qui s'est le plus engagé aux côtés du musée » souligne avec reconnaissance Emmanuel Gilliot, responsable de la communication de l'institution. En septembre, elle animera avec Luc Weiss un workshop, en anglais, au Bowes Museum à Durham, dans le nord de l'Angleterre, à l'occasion de l'exposition *At the Heart of Progress : Coal, Iron, and Steam since 1750 Industrial Imagery from the John P. Eckblad Collection*.

**Pascale Hémary**, 142, boulevard Berthier, 75017 Paris.  
Tél. : 01 42 27 36 01 / pascale.hemery@laposte.net

